

Le développement des livres pour enfants au Royaume-Uni

PAR NICHOLAS TUCKER

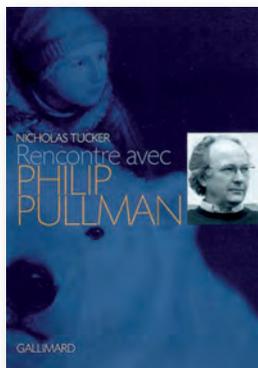
Pour commencer, un rapide survol de l'histoire, fort ancienne, des livres pour enfants et de leur édition en Grande-Bretagne. Une histoire qui prend son essor au XVIII^e siècle et reste marquée à ses débuts par une visée pédagogique et religieuse dont elle va s'affranchir peu à peu, avec bien des points communs par rapport au développement de l'édition jeunesse en France. Mais Nicholas Tucker, universitaire et journaliste renommé, met ici l'accent sur quelques spécificités culturelles et sociologiques intéressantes.



Nicholas Tucker

Tout d'abord enseignant, puis psychologue scolaire, Nicholas Tucker devient ensuite maître de conférences au département d'études culturelles de l'université de Sussex.

Critique littéraire et chroniqueur sur BBC Radio 4, il a écrit de nombreux ouvrages sur la littérature de jeunesse dont *Rencontre avec Philip Pullman*, publié en France chez Gallimard en 2004.



↑

Le lapin blanc d'*Alice au pays des merveilles*, illustré par John Tenniel en 1866, mis en couleurs par Fritz Kredel pour *Alice in Wonderland*, Random House, 1946.

←

Edward Ardizzone: *Sarah and Simon and No Red Paint*, Doubleday, 1966.

Vers la fin du Moyen Âge, l'apprentissage de la lecture et du calcul devint une nécessité, car l'économie urbaine britannique, alors en pleine expansion, en dépendait. Au lieu de suivre l'exemple de leurs pères qui apprenaient sur le tas, il était maintenant requis des jeunes garçons des classes moyennes qu'ils reçoivent un minimum d'éducation avant de pouvoir s'établir comme marchand ou toute autre profession. Les écoles et les tuteurs particuliers se mirent alors à enseigner la lecture, en utilisant des manuels pour le moins austères. À la maison, les mères qui s'occupaient de l'éducation de leurs enfants, comme Jane Johnson (1708-1759), femme de vicaire, eurent l'idée de créer leurs propres manuels, car elles s'étaient rendu compte que faire de l'apprentissage de la lecture un jeu était la meilleure façon d'éveiller les talents de lecteurs des enfants. (cf. J. Johnson, *Lilly Library*).

À cause du coût élevé du papier et de l'imprimerie, il fallut attendre le milieu du XVIII^e siècle pour voir arriver les premiers livres pour enfants. Par la suite, la littérature pour enfants se développa de deux manières, avec d'un côté les livres d'histoires respectables, comportant un message chrétien par exemple, visant à élever spirituellement les jeunes âmes, mais si onéreux qu'ils étaient réservés aux familles qui avaient suffisamment d'argent pour se les offrir, et de l'autre les livrets et les journaux, beaucoup moins chers mais aux illustrations médiocres, qui étaient vendus par des marchands ambulants. Ces derniers contenaient surtout des histoires romantiques ou sensationnelles, où l'élévation spirituelle n'était plus une priorité. Destinés aux lecteurs adultes, ils terminaient souvent entre les mains des enfants, généralement sans la permission des parents.

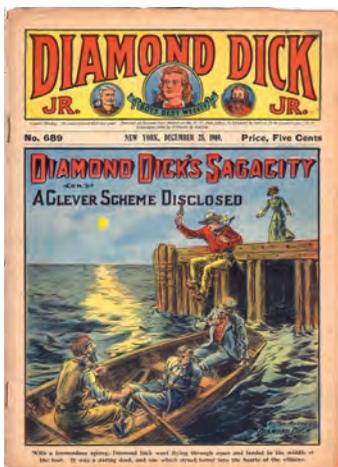
Ces deux marchés fusionnèrent rapidement grâce à la popularité grandissante du folklore au début du XIX^e siècle. À l'image des frères Grimm en Allemagne (dont les contes furent traduits en Grande-Bretagne en 1823), de nombreux auteurs réunirent et éditèrent des contes populaires qui existaient jusqu'alors principalement à travers une tradition purement orale. En 1842, James Halliwell, l'un des premiers folkloristes britanniques, compila la première anthologie de comptines, là encore en s'inspirant de cette tradition orale, bien qu'entre temps un certain nombre de ces nursery rhymes aient alors déjà été publiés. Nombreux furent ceux qui s'offusquèrent du développement de ce type de littérature, accusant les comptines de donner trop souvent un mauvais exemple aux enfants, auprès desquels elles rencontraient un franc succès. Mais des voix influentes, comme celle de Charles Dickens par exemple, s'élevèrent pour prendre leur défense. Se rappelant combien il aimait ces comptines étant enfant, Dickens mit au défi quiconque d'apporter la preuve qu'elles avaient eu un effet néfaste sur qui que ce soit, y compris lui-même.

Les livres étant toujours onéreux, le décalage entre les classes moyennes et les classes ouvrières en terme d'accès à la lecture demeura important jusqu'à l'arrivée d'un papier moins cher vers la fin du XIX^e siècle. L'accessibilité croissante d'auteurs célèbres comme Dickens, à partir du moment où ses romans commencèrent à être publiés dans des éditions moins chères et à être vendus dans des librairies d'occasion, contribua à élargir le lectorat à



↑
Une illustration de George Cruikshank pour *Oliver Twist* de Charles Dickens, 1839

↓
Un exemple de « Penny Dreadful », 1909.



→
Gulliver's Travels
(*Les Voyages de Gulliver*)
de Jonathan Swift, 1726.
Illustration de Charles E. Brock,
extraite de l'édition de 1894
chez Macmillan.



←
Alice au pays des merveilles,
illustré par Lewis Carroll, 1865.

→
Kenneth Grahame: *The Wind in the Willows* (*Le Vent dans les saules*),
Methuen, 1908.
Couverture de la première édition.



toutes les classes sociales. Les livres pour enfants étaient toujours majoritairement marqués par une tradition puritaine, avec des histoires qui laissaient la part belle à la morale et encourageaient les enfants à être sages. Ceci resta vrai jusqu'à la publication d'*Alice au pays des merveilles*, par Lewis Carroll, en 1865 : voilà une histoire pour enfants qui n'avait plus de visée morale apparente, et qui semblait même parfois se moquer de la littérature enfantine bien-pensante de l'époque. La publication du chef-d'œuvre de Carroll fut une petite révolution, et les historiens de la littérature le considèrent maintenant comme le prédécesseur de tout un courant de livres pour enfants empreints de ce type de fantaisie et de légèreté.

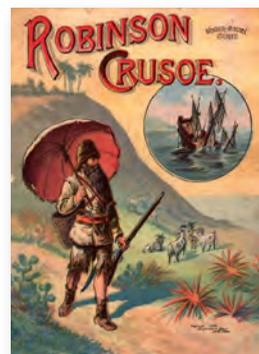
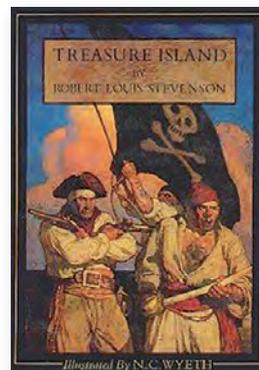
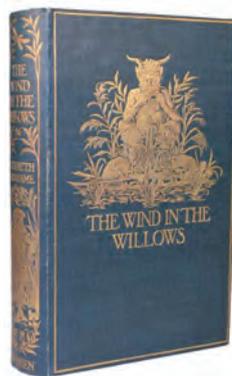
Dans les années qui suivirent, d'autres auteurs pour enfants décidèrent qu'ils pouvaient désormais eux aussi se permettre d'être plus amusants pour leurs jeunes lecteurs, et de reléguer tout message chrétien explicite au second plan. Le ton restait résolument didactique, avec de « gentils » personnages qui gagnent toujours à la fin quand les « méchants » reçoivent finalement la punition bien méritée, mais le plus important était l'intrigue, et l'ancienne priorité de la quête d'une élévation spirituelle de ces jeunes gens était maintenant tout à fait démodée. Les magazines pour les enfants des classes moyennes proliférèrent, avec des histoires farouchement patriotiques destinées aux petits garçons, qui devaient, pour certains, bientôt devenir eux-mêmes des bâtisseurs de l'Empire.

Avec l'avènement de l'école publique pour tous en 1870, naquit le marché des « prix », cette catégorie de livres offerts en récompense aux élèves les plus méritants à la fin de l'année scolaire. Les imagiers pour les jeunes enfants étaient également en plein essor, grâce notamment aux nouvelles techniques d'impression en couleur. À l'opposé, les premières bandes dessinées commencèrent à apparaître aux côtés des « Penny Dreadful », ces feuilles de chou à un penny où s'étaient – avec force illustrations sordides à l'appui – des histoires sensationnelles et très détaillées à propos de crimes et de criminels. Ces derniers étaient très populaires auprès des enfants, toutes classes sociales confondues, mais étaient fermement critiqués par la plupart des parents et des enseignants.

Jusqu'aux années 1950, aucune des grandes maisons d'édition n'avait de section spécifiquement dédiée à la littérature enfantine. Les classiques du genre, comme *L'Île au trésor* de Robert Louis Stevenson en 1883 ou *Le Vent dans les saules* de Kenneth Grahame en 1908, furent publiés en tant que livres pour adultes. Le Premier ministre britannique William Gladstone se délectait paraît-il, du roman de Stevenson, et le président américain Theodore Roosevelt adorait la mignonne fable de Grahame. Les jeunes lecteurs les appréciaient beaucoup également, car ils représentaient un changement favorablement accueilli par rapport aux classiques de la littérature pour adultes qu'ils lisaient d'habitude, comme *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe ou *Les Voyages de Gulliver*, de Jonathan Swift. Plutôt que de commander des romans originaux auprès de nouveaux auteurs, les maisons d'édition de la fin du XIX^e siècle se contentaient souvent, par paresse, de rééditer à grande échelle des versions simplifiées de grands classiques comme ceux-ci.

Il n'y avait alors pas de critiques ni de chroniqueurs spécialisés dans les livres pour enfants pour attirer l'attention du public vers de nouvelles

Jusqu'aux années 1950, aucune des grandes maisons d'édition n'avait de section spécifiquement dédiée à la littérature enfantine.





↑
 Captain W.E. Johns: *Les Exploits de Biggles*, publié en France aux Presses de la Cité, 1952.

publications intéressantes. Au lieu de cela, la loi du marché était reine, et, bien avant de devenir un livre, c'est dans le magazine *Strand* que fut publié en feuilleton le roman à succès d'Edith Nesbit *Le Phénix et le tapis*. Cette tradition demeura en place jusque dans les années 1930, et c'est également comme cela que furent d'abord publiés la série des *William*, les best-sellers de Richmal Crompton, et les histoires palpitantes de *Biggles* le pilote de la Royal Air Force par W.E. Johns. Sans librairies spécialisées ni campagnes publicitaires dignes de ce nom, la littérature enfantine de qualité restait encore la Cendrillon de l'édition britannique. De nombreux jeunes lecteurs s'en tenaient donc aux romans pour adultes pour tout divertissement, et une enquête réalisée en 1888 plaçait Dickens en tête des auteurs favoris des enfants (H. Carpenter, *The Oxford Companion to Children's Literature*, p. 285).

À la fin de la Première Guerre mondiale, les livres pour enfants se développèrent rapidement, en particulier ceux destinés aux plus jeunes. Les histoires de Christopher Robin¹ et les poèmes de A.A. Milne, dont certains parurent d'abord dans le magazine satirique *Punch*, destiné aux adultes, devinrent d'énormes best-sellers. Les bandes dessinées attiraient également un lectorat très large, venant de milieux sociaux très divers ; des auteurs respectés, bien connus des adultes, comme Rudyard Kipling, John Masefield, ou Walter de la Mare s'essayèrent également au genre de la littérature enfantine, alors que des écrivains de récits d'aventure à succès comme Rider Haggard continuaient à produire des œuvres destinées aux lecteurs de tous âges.

Les récits d'aventure d'Enid Blyton ou d'Arthur Ransome, mettant en scène des personnages d'enfants livrés à eux-mêmes durant les vacances d'été au cœur de la campagne anglaise, devinrent des best-sellers très appréciés des plus jeunes. Même si ces auteurs rapportaient désormais de l'argent à leurs éditeurs, les grandes maisons d'édition continuaient à considérer la littérature enfantine comme une activité périphérique. Ainsi, *Bilbo le hobbit* de J.R.R. Tolkien (1937), fut seulement accepté après que l'éditeur Stanley Unwin ait demandé à son fils, alors écolier, de le lire un week-end et de lui dire ce qu'il en pensait. Heureusement pour son père, l'opinion du jeune garçon fut favorable, et la fortune de l'éditeur était désormais assurée...

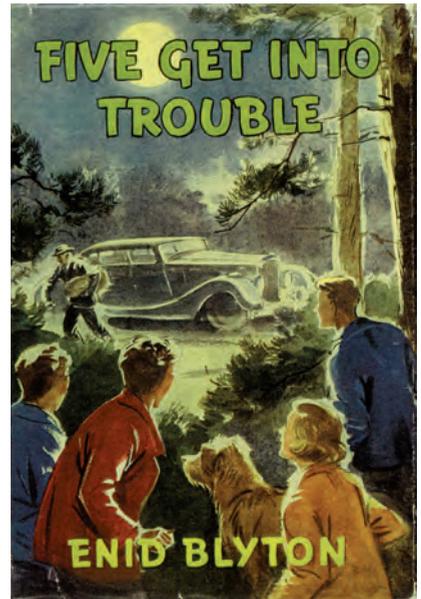
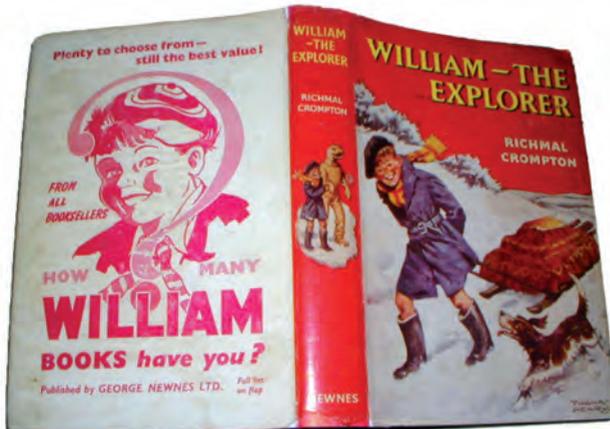
La Seconde Guerre mondiale fut une très mauvaise période pour les livres, à cause du rationnement du papier et de la destruction de nombreux stocks pendant les bombardements sur Londres, mais c'est également à ce moment qu'arrivèrent sur le marché les premiers livres de poche, à la fois pour les adultes et les enfants. Avec la baisse du prix des livres vinrent de nouveaux lecteurs. Une bonne partie du rare papier alors disponible était consacré à la publication des ouvrages de l'auteur pour enfants Enid Blyton, car elle était très rentable pour les maisons d'édition. De plus, elle joua également un rôle très important dans le sens où elle pouvait procurer aux enfants, souvent évacués loin de chez eux, un sentiment de continuité par rapport à leur vie d'avant la guerre. En règle générale, Blyton ne mentionnait que très rarement la guerre dans ses romans, préférant concocter les histoires d'évasion et d'aventures qui l'avaient rendue si populaire. Les enfants, dont beaucoup ne savaient que trop quelles étaient les réalités de la vie en temps de guerre, étaient plus que prêts à s'immerger dans ses joyeux récits fantaisistes, et les dévoraient avidement.

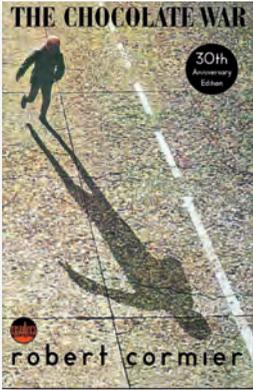


↖ ↑
A. A. Milne: *Winnie-the-Pooh*,
iii. E.H. Shepard, Methuen, 1926.
et «When we were young»,
iii. E.H. Shepard, in *Punch*, 13 février
1924.

↘
Enid Blyton: *Five Get into Trouble*
(*Le Club des Cinq en péril*),
iii. Eileen A. Soper, Hodder &
Stoughton, 1949

↓
Richmal Crompton, *William-The
Explorer*, iii. Thomas Henry,
Macmillan, 1960
(la série a commencé en 1922).





Ce rationnement du papier se poursuivît après la fin de la guerre, et il y avait très peu d'éditions reliées des livres pour enfants, alors que les livres de poche, au contraire, étaient de plus en plus nombreux. La maison Puffin en particulier en vendait de très nombreux exemplaires. Avec l'arrivée du gouvernement travailliste en 1945, les bibliothèques scolaires et celles destinées aux enfants reçurent de plus larges dotations, grâce à une politique visant à amener la culture à tous, sans distinction de revenus. Les auteurs ne prirent pas tout de suite en compte ces nouveaux lecteurs potentiels : leurs histoires étaient principalement celles d'enfants des classes moyennes qui s'amuse, et les jeunes gens de la classe ouvrière restaient totalement absents, ou du moins très minoritaires, voire, le cas échéant, traités de manière assez condescendante. Edward Blishen, un enseignant dans une école très défavorisée de Londres à l'époque, raconte comment, alors qu'il essayait d'amener ses élèves (tous issus de la classe ouvrière) à s'intéresser à la littérature enfantine, il s'est entendu dire par ces derniers que dans les livres qu'il leur avait recommandés « ils parlent tous comme des bourges », et que ces livres leur étaient donc inaccessibles (E. Blishen, *Roaring Boys*, p. 149). Les bandes dessinées, toutefois, trouvaient grâce aux yeux de ce jeune lectorat, à défaut de plaire aux professeurs et aux parents qui souhaitaient que leurs enfants aspirent à s'élever socialement.

Ce n'est que dans les années 1960 qu'une révolution se produisit dans la littérature enfantine, et que les auteurs s'intéressèrent enfin à la vie quotidienne des enfants de tous milieux sociaux. Les aventures moins réalistes étaient parfois reléguées au second plan, derrière les descriptions de divers problèmes sociaux affectant les amis ou les familles des jeunes héros. Les enfants étaient désormais représentés sous un jour moins systématiquement flatteur, même si leur comportement s'améliorait généralement vers la fin de l'histoire. Les personnages féminins devinrent moins effacés, libérés enfin des rôles stricts de petites filles sages qui leur étaient jusque-là réservés. Les parents eux-mêmes n'étaient plus irréprochables, en particulier dans les histoires mettant en scène des cas de divorce – un problème autrefois totalement inconnu des livres pour enfants, qui se banalisait de plus en plus dans les livres comme dans leurs vies quotidiennes.

Pourtant, paradoxalement, à mesure que les livres devenaient plus fidèles aux vies réelles des enfants, les jeunes lecteurs s'en détournèrent au profit de la télévision. Bien conscients de ce problème, les éditeurs étaient prêts à tout essayer pour garder leurs lecteurs : les livres d'images, rarement reliés jusqu'alors, devinrent plus colorés et moins prévisibles, et les romans faisaient figurer des types de personnages qu'ils dédaignaient jusqu'ici, comme des enfants d'immigrés, des handicapés, ou des jeunes souffrant de troubles mentaux. Les intrigues se firent moins stéréotypées : par exemple, *La Guerre des chocolats*, par l'auteur américain Robert Cormier, également très populaire en Grande-Bretagne, est une histoire de harcèlement à l'école sans fin heureuse ni résolution moralement satisfaisante. Le vocabulaire s'élargit, autorisant les jurons jusque-là tabous, ainsi que l'argot et une grammaire plus approximative dans les dialogues entre les jeunes personnages. L'époque où les livres pour enfants devaient montrer le bon exemple en termes de langage et de comportement était bel et bien révolue.

Parallèlement, les bandes dessinées perdaient de plus en plus de terrain par rapport à la télévision.

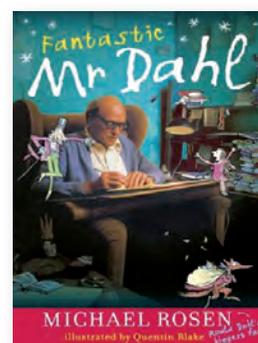
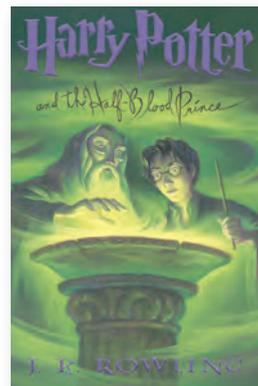
Ces tendances de fond ont toujours cours de nos jours, mais, suite à l'énorme succès de la série des *Harry Potter* de J.K. Rowling, la fantasy a effectué un véritable come-back dans la littérature enfantine. Bien sûr, il y a aussi des histoires plus réalistes, comme celles de Jacqueline Wilson, un autre auteur de best-sellers. Pour les plus grands, les contre-utopies sont maintenant la norme, mêlant la peur de l'avenir à des intrigues plus traditionnelles de jeunes gens se comportant héroïquement dans l'adversité. Les romans ancrés dans la réalité contemporaine traitent de tous les problèmes de société possibles et imaginables, de l'addiction à la drogue aux grossesses non désirées. Même les livres d'images se penchent sur des sujets qu'ils évitaient jusqu'ici, comme l'humour scatologique ou même la mise en garde des jeunes lecteurs contre le danger des violences sexuelles.

Alors que de plus en plus d'écoles et de bibliothèques municipales sont contraintes de fermer leurs portes, il y a de moins en moins de gens pour défendre publiquement l'accès à ce type de littérature et amener les jeunes à la lecture. Sous la contrainte stricte des programmes scolaires, les écoles laissent moins de place à la lecture comme pur divertissement, et à la maison, les parents sont souvent trop occupés pour faire la lecture à leurs enfants. Séduits par tous les nouveaux gadgets électroniques, les enfants tendent à dédaigner les livres, même si la publication de ces derniers ne faiblit pas, et que de plus en plus d'étudiants choisissent d'étudier la littérature enfantine au cours de leur cursus universitaire. Mais avec la lente disparition des librairies spécialisées, la diffusion de la littérature enfantine auprès des consommateurs reste difficile. Les éditeurs eux-mêmes se tournent vers les nouvelles technologies pour faire la promotion de leurs derniers titres.

Peut-on définir des traits caractéristiques à la littérature enfantine britannique telle que nous la connaissons ? Il est certain qu'elle a toujours accordé une grande importance à une tradition bien locale de contes mettant en scène des héros – et, moins souvent, des héroïnes – déjouant diverses difficultés dans leur parcours vers une fin presque toujours heureuse. Tout fatalisme est généralement évité, les personnages principaux préférant d'habitude réagir de manière positive dans l'adversité. Sans doute peut-on également voir les traces d'un héritage puritain dans le fait qu'il existe autant de personnages de romans déterminés à trouver leur propre chemin vers la vérité, et méfiants vis-à-vis des figures d'autorité qui prétendent connaître toutes les réponses. Dans son étude intitulée *Les Livres, les enfants et les hommes*, le critique français Paul Hazard a également mis en avant une certaine tradition humoristique britannique, qui s'illustre particulièrement dans le non-sens des comptines, et se retrouve dans de nombreux livres pour enfants. En fin de compte, c'est un héritage dont nous pouvons être fiers, mais qu'il ne faut jamais considérer comme acquis, tant les vies des petits Britanniques changent vite dans ce monde en constante évolution. ●

Traduit de l'anglais par Adeline Chevrier-Bosseau

1. Christopher Robin est le nom du petit garçon qui vit de merveilleuses aventures avec son ours Winnie et ses amis dans la série de livres pour enfants plus connue sous le titre *Les Aventures de Winnie-The-Pooh* (NDLT).



Bibliographie

Edward Blishen, *Roaring Boys*, London : Thames and Hudson, 1955.

Humphrey Carpenter and Mari Prichard, *The Oxford Companion to Children's Literature*, Oxford : Oxford University Press, 1995.

Paul Hazard, *Books, Children & Men*, Boston : Horn Book, 1944.

Mss. J. Johnson, *Lilly Library*, Indiana University, Bloomington, Indiana.